

## Un curieux paroissien

Comme chaque matin, à 8 heures tapantes, Berthe Pendu tourna la grosse clé métallique piquetée de rouille dans l'antique serrure de la porte principale, et tira le lourd battant en chêne patiné par le temps, qui pivota dans un couinement aigu allant crescendo. Malgré sa forte carrure, et bien que boitant légèrement, elle se faufila plutôt souplement dans le sas de l'église Saint-Guigner de Gramat, un gros village pittoresque et commerçant chargé d'histoire, situé au cœur du Parc naturel régional des Causses du Quercy.

Berthe était particulièrement fière que le curé de la paroisse, le père Bernard Menton, l'ait officiellement désignée pour assumer cette noble mission, consistant à ouvrir et fermer quotidiennement la maison de Dieu.

La veille au soir, un curieux paroissien était venu la trouver, au moment où elle allait clore l'édifice, en lui demandant s'il pouvait rester là à prier pour la nuit. La voyant prête à refuser, il avait insisté, argumenté :

— Je peux vous confier ma carte d'identité, pour vous prouver que je ne nourris pas de mauvaise intention et ne partirai pas en emportant d'objet de valeur.

— C'est que... Je vais demander à monsieur le curé, avait répondu Berthe.

Ayant aussitôt obtenu son autorisation – loués soient les téléphones portables !-, elle avait expliqué à l'homme le fonctionnement de la porte :

— Je vais la fermer à clé, comme chaque soir, et la rouvrirai demain à 8 heures précises. Dans l'intervalle, personne ne pourra rentrer. Par contre, si vous voulez sortir, vous poussez juste sur la barre de sécurité, là.

Elle mima le geste.

— Il vous suffit ensuite de bien claquer le vantail et l'église est fermée à clé. Comme ça, si vous changez d'avis et souhaitez rentrer vous coucher, vous pouvez sortir à tout moment.

— Je vous remercie beaucoup, madame.

— Mademoiselle, le reprit Berthe, un peu sèchement.

— Ah ! Pardon. Merci mademoiselle, vous êtes bien aimable.

Berthe le fixa quelques secondes sans rien dire mais ses yeux surent manifestement poser la question qui lui brûlait les lèvres et qu'elle n'osait formuler, car l'homme reprit :

— J'ai récemment vécu un deuil particulièrement cruel. J'ai besoin de m'apaiser et de réfléchir à d'importantes décisions à prendre et il y a trop de bruit et de distractions dans mon environnement habituel. Cette nuit de prière et de réflexion me fera le plus grand bien.

— Je n'en doute pas, répondit-elle d'un ton un peu plus avenant, légèrement rassurée quant à la santé mentale de l'étrange individu. À demain, monsieur.

— À demain, mada... demoiselle.

En regagnant son domicile, Berthe songea soudain que, contrairement à d'habitude, elle n'avait pas vérifié que personne ne s'était dissimulé dans un confessionnal ou autre, tout accaparée par l'étrange visiteur et sa requête inhabituelle. « Bah », se dit-elle, « puisqu'il y a un homme dans l'église, cela ne risque rien ». L'arthrose de sa hanche gauche s'était réveillée la veille et ce soir, la douleur était brusquement devenue difficile à supporter. Elle n'avait pas le courage de faire demi-tour pour arpenter et inspecter l'église. En temps normal, elle s'y serait forcée, mais puisqu'un paroissien en détresse y priait, l'édifice et son mobilier étaient sous sa surveillance. Et Gramat n'était tout de même pas Chicago.

Ce matin, sa curiosité l'avait réveillée une demi-heure plus tôt qu'à l'accoutumée. Elle avait hâte de savoir si l'homme avait prié toute la nuit ou était allé se coucher. Un peu hâte aussi de se rassurer sur le fait que tout était normal et qu'aucun objet n'avait disparu ni été endommagé.

« On voit tellement de choses, de nos jours... »

S'extirpant du sas par la deuxième porte, Berthe fixa l'autel. Rien. Son regard balaya l'édifice : rien ni personne, mais les colonnes et les rangées de sièges lui masquaient une bonne partie des lieux. Dès qu'elle s'avança dans l'allée centrale, après avoir trempé deux doigts dans le bénitier et tracé le signe de croix, elle le vit, allongé au sol, sur le dos. Probablement endormi.

« Pourvu qu'il n'ait pas été victime d'un malaise », espéra-t-elle. Soudain, elle s'immobilisa, glacée de terreur : une épaisse mare de sang entourait... son corps. Elle sortit de l'église en hurlant :

— Au secours, au secours !

Moins d'une heure plus tard, un impressionnant dispositif de sécurité était dressé tout autour de l'église, dans laquelle le capitaine de gendarmerie Bruno Corbin, commandant la brigade de Rocamadour, discutait avec le remplaçant du légiste, le docteur Pascal Morel. Deux gendarmes se trouvaient sur place depuis bientôt 45 minutes, surveillant le corps depuis la porte principale de l'église et éloignant les curieux, empêchant quiconque d'entrer, hormis les enquêteurs. Les techniciens de l'IRCGN, « la scientifique », basés dans les locaux de la Brigade de Recherches de Figeac, allaient arriver d'un instant à l'autre, sollicités par le capitaine Corbin.

Le médecin, accroupi, ganté de latex bleu, palpa l'homme, plus particulièrement son cou, sa mâchoire, sa nuque et ses épaules. Après quoi, se redressant et plaçant une jambe de chaque côté du corps, il souleva prudemment le pan gauche du manteau de cachemire noir du défunt puis sa veste de costume anthracite, pour examiner la plaie apparemment profonde, à hauteur de la rate, dont le sang avait coulé en abondance. Il écartait les jambes pour ne pas marcher dans le sang coagulé et commençait à sentir une certaine tension dans les cuisses. Se déplaçant d'un mètre, toujours à la limite du grand écart, il souleva délicatement un des pieds de l'homme, agita légèrement sa jambe en faisant jouer le genou. Tout cela en essayant de ne compromettre aucun

indice dont « la scientifique » pourrait tirer profit. Cette inspection terminée, le toubib se redressa, regarda sa montre et se tourna vers l'officier de gendarmerie :

— Bon, l'autopsie le confirmera, mais vu que la rigidité cadavérique ne concerne actuellement que la mâchoire et la nuque, tandis que les membres restent assez souples, je peux d'ores et déjà annoncer que votre client a été tué entre 5 et 6 heures du matin et qu'il est mort d'un écrasement du cartilage cricoïde, et non du coup de couteau sur le flanc gauche. Lequel aurait été mortel à court terme, sauf ablation rapide de la rate, seulement ce monsieur est mort instantanément par strangulation. Il a eu le larynx écrasé.

— Vous en déduisez quoi ? demanda le capitaine, fort surpris d'un tel déchaînement de violence dans ce lieu sacré et clos, au cœur d'un bourg paisible.

— Qu'il n'a pas eu de bol, plaisanta le médecin.

Devant le regard courroucé du gendarme, le légiste poursuivit, reprenant un air et un ton plus sérieux :

— Vous recherchez aussi bien un homme qu'une femme, mais avec des doigts assez puissants, exerçant probablement un métier manuel, ou bien un sportif. Ou peut-être un pianiste, ils ont généralement des doigts musclés. Pas un gros costaud en tout cas, ou alors très prudent puisque, avant de l'étrangler, il ou elle a préféré affaiblir la victime en la blessant gravement avec un objet pointu, a priori un couteau à lame fine. Poignarder quelqu'un avant de l'étrangler, c'est un peu... disons comme mettre à la fois des bretelles et une ceinture, si vous voyez ce que je veux dire.

Interloqué, le capitaine voulut confirmer ce qu'il venait d'entendre :

— Pardon ? Des bretelles ? Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire, non.

— Hum... celui ou celle qui a fait ça n'était pas sûr de lui, pas sûr de l'efficacité de son geste, mais voulait absolument que cet homme meure. Ce n'est pas un crime de rôdeur, ni une improvisation. Pas non plus l'exécution d'un pro, mais une exécution quand même, du genre vengeance. Je serais tenté de supposer, mais je ne suis pas devin, qu'il ou elle connaissait sa victime et ne l'a absolument pas tuée par hasard. Il ou elle suivait sans doute cet homme. Et instinctivement, je dirais qu'il ou elle s'est rué sur lui, l'a poignardé ; l'autre est tombé au sol tel qu'il est là, son assassin lui a dit quelque chose, peut-être pourquoi il le tuait, puis il a achevé le travail en s'agenouillant de part et d'autre du corps, on voit les marques ici et là, après quoi il l'a attrapé par le cou en serrant très fort.

Le capitaine se radoucit ostensiblement, s'en voulant d'avoir sous-estimé le légiste. Le scénario lui parut tout à fait plausible et confortait ses propres supputations.

C'est cet instant précis que choisirent les trois techniciens de la gendarmerie scientifique pour pénétrer dans le lieu, leurs grosses mallettes métalliques à la main. L'officier salua le légiste, qui s'en alla en lui promettant les résultats de l'autopsie pour le lendemain, puis se tourna vers les gendarmes en combinaisons blanches. Il leur dressa un rapide topo et les regarda disposer deux éclairages sur trépieds, ouvrir leurs mallettes de prélèvements à compartiments, enfiler leurs

gants de chirurgien et frotter leurs « portoirs » un peu partout, sur la victime et autour d'elle, déplaçant parfois le faisceau d'un des projecteurs qu'ils avaient installés.

L'un des techniciens fouilla délicatement la poche intérieure du manteau du défunt, de ses mains gantées, et en sortit un portefeuille, qu'il tendit au capitaine. Puis, usant d'une sorte de longue pince à épiler en caoutchouc, il extirpa de la poche extérieure de la veste de la victime, où l'on glisse habituellement un petit carré de soie de couleur, une feuille de calepin pliée en deux. Avec sa pince, il la fourra dans un sachet en plastique transparent et l'y déplia. Le capitaine se pencha sur son épaule pour lire en même temps que lui ce qui était écrit : « Ordo ab chao ».

Se redressant, l'officier lança à la cantonade :

— Ordo ab chao, ça évoque quelque chose pour l'un d'entre vous ?

L'un après l'autre, les gendarmes indiquèrent que non. L'un d'entre eux crut simplement bon de préciser qu'à son avis, ce devait être du basque. Le père Bernard Menton, que l'officier n'avait absolument pas vu arriver et qui se tenait debout à 10 mètres environ de l'autel et du corps, en retrait dans l'ombre, annonça d'une voix étonnamment fluette pour un homme de son gabarit :

— C'est du latin, ça signifie : « l'ordre à partir du chaos » ou bien encore « l'ordre surgit du chaos ».

Ouvrant le portefeuille du défunt tout en mémorisant cette information, le gendarme en sortit un permis de conduire, puis une carte Vitale. Toutes deux portaient le même nom et les photos correspondaient au visage du mort, un certain...

— La victime s'appelle Jean Ayache, poursuivit le prêtre, qui s'était approché sans bruit, en tendant au capitaine un petit rectangle plastifié, de couleurs verte, blanche et bleue. Le malheureux a confié sa carte d'identité hier soir à une de mes paroissiennes qui gère l'ouverture et la fermeture de notre église, après lui avoir demandé de passer la nuit ici à prier, pour démontrer qu'il n'était pas animé de mauvaises intentions et n'allait pas nous cambrioler dans la nuit.

Le capitaine s'empara de la carte d'identité que tendait le curé et vérifia que, là encore, la photo ressemblait au visage du cadavre. C'était exactement le même cliché que sur la carte Vitale. Celui de la victime, sans conteste.

— Vous le connaissiez, mon père ?

— Non, nous ne l'avons jamais vu par ici. L'adresse de sa carte d'identité mentionne Grenoble, ce n'est pas la porte à côté.

L'officier de gendarmerie allait prendre congé, mais le prêtre insista, le gratifiant d'un sourire qui se voulait mystérieux :

— Vous n'êtes pas intéressé de savoir ce que symbolise la devise ordo ab chao ?

— Vous venez de le dire : l'ordre surgit du chaos !

— Non, ça, c'est la traduction. La symbolique vous intéresserait sûrement.

— Ah ! Et vous avez quelque chose à me dire à ce sujet ! Ça vous dit, un petit café ? Cela me ferait le plus grand bien.

## **Ordo ab chao et surmoi**

Les deux hommes, assis de part et d'autre d'une minuscule table ronde de bistrot à la parisienne, plateau de marbre gris clair sur un volumineux pied de fonte central, ne prononcèrent pas un mot, jusqu'à ce que le serveur dépose devant eux deux tasses de café noir fumantes, ainsi qu'un jus d'orange et un croissant pour le gendarme. D'un regard, ce dernier donna le feu vert au curé pour commencer son exposé, dès que le serveur eut repris sa place derrière le bar.

— Ordo ab chao sont trois mots latins censés renfermer un grand mystère de l'univers. Ce grand mystère est au cœur des secrets des alchimistes médiévaux en quête de la perfection intérieure et de la pierre philosophale, et de la transmutation du plomb en or. Cette formule latine constitue aussi une devise de la franc-maçonnerie, dont l'origine légendaire remonte à l'Égypte des pharaons, au même titre que V.I.T.R.I.O.L.

— Vitriol ?

— V.I.T.R.I.O.L. : c'est un acronyme, également en latin. *Visita interiora terrae, rectificando invenies occultum lapidem.*

— Ah ! Vous m'en direz tant, soupira le capitaine. Et en bon français, ça donne quoi ?

— Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant, tu trouveras la pierre cachée.

— Ce charabia est supposé avoir du sens ? On dirait du Jules Verne !

.....